PARAISSENT CHAQUE SEMAINE le MARDI et le VENDREDI.
Abonnement pour l'année,
(frais de poste non compris)... £1 0 0

Mélanges Religieux,

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Les Lettres, Réclamations, Correspondances, etc., doivent être adressées au Rédacteur-en-Chef, *franc de port.*

VOL. 14. MONTREAL, VENDREDI 25 OCTOBRE 1850. No. 10.

Situation religieuse de l'Angleterre.

(Voir les numéros des 15 et 22 Octobre.)

Monsieur le Rédacteur,

Dans les deux lettres que votre estimable recueil a publiées à l'occasion du voyage que je viens de faire en Angleterre avec Mgr. de Mazenod, Evêque de Marseille, j'ai tâché de tracer comme en un tableau l'état actuel de la religion catholique dans ce pays. Je me suis plus particulièrement étendu sur Londres, puisque c'était notre premier point d'arrêt, et que d'ailleurs la capitale de l'empire britannique mérite de fixer de préférence l'attention de l'observateur comme étant destinée à devenir le centre du mouvement religieux qui travaille aujourd'hui la nation entière. Je vais continuer maintenant le genre de démonstration que j'ai promis de ce mouvement, en prouvant la réalité par des faits; je n'ai besoin pour cela que de poursuivre avec vos lecteurs le voyage auquel je les ai associés dans mes lettres précédentes.

Le 21 juin, nous quittions Londres, et en moins de trois heures nous étions à Birmingham, qui se trouve à la distance de plus de quarante lieues. Birmingham, l'une des principales villes manufacturières d'Angleterre, compte environ quinze mille catholiques au nombre de ses habitants. C'est dans son enceinte que réside le vicaire apostolique du district central. Le Prélat qui occupe aujourd'hui cette position importante est Mgr. Ullathorne, membre de la congrégation des Bénédictins anglais, qui a fourni à l'Angleterre, surtout durant les jours les plus mauvais,des Evêques et de saints missionnaires qui rendirent d'éminents services à la religion, au prix des plus grands sacrifices et au péril de leur propre vie. Avant d'être promu à l'épiscopat, Mgr. Ullathorne s'était déjà fait connaître par son zèle apostolique, non-seulement dans son pays, mais jusque dans l'Océanie, où son ardeur pour le salut des âmes l'avait transporté. Nommé vicaire apostolique de l'Ouest en 1846,il a été transféré deux ans après dans le district central, où pendant ce court espace de temps il a déjà introduit des améliorations importantes et s'est rendu doublement recommandable par une activité infatigable et par sa science administrative.

L'église principale de Birmingham, qu'on appelle la cathédrale, est l'œuvre de M. Pugin, archéologue dont la réputation est devenue européenne, et auquel le style gothique doit en quelque sorte sa résurrection en Angleterre. Quoique défectueux sous plusieurs rapports, cet édifice fait honneur tout à la fois au talent du célèbre architecte dont il est comme le premier essai, et au courage plein de foi du vénérable Pontife qui ne recula pas devant une entreprise si fort au-dessus de ses ressources pécuniaires. Cet Evêque était Mgr. Walsh, que la mort a enlevé, il y a dix-huit mois,à l'affection et au respectde tous les catholiques, et qui laisse dans le district central une mémoire qui y sera toujours en bénédiction. Il eut confiance en la Providence, et sa confiance ne fut point trompée. Non-seulement il parvint à couvrir les frais de construction de sa cathédrale à Birmingham, mais dans le cours de sa longue administration, il vit s'élever comme par enchantement plus de cinquante nouvelles églises,dont plusieurs comme celle de Nottingham, de Theadle et de Derby pourraient être citées comme des monuments de la renaissance du gothique. Par ses soins, et au moyen des ressources inattendues dont il put disposer, le catholicisme prit un développement qui semble tenir du prodige, au point que son district partage avec celui du Lancashire la gloire d'être la contrée la plus catholique de toute l'Angleterre. On y compte, en effet, aujourd'hui, environ cent cinquante églises, à chacune desquelles est attachée une mission, c'est-à-dire une espèce de paroisse, une vingtaine de couvents de femmes et huit communautés religieuses d'hommes, dont la vocation est de se consacrer à la vie apostolique. Le district central possède, dans sa circonscription, la célèbre université d'Oxford, et c'est une de ses gloires d'avoir fourni au catholicisme le plus grand nombre de ces conversions remarquables qui dans les dernières années surtout ont eu un si grand retentissement en Angleterre et dans l'Europe entière. En présentant dans cette lettre une espèce de statistique de la religion catholique dans le district central, je ne puis passer sous silence deux établissements qui méritent d'être connus, l'ancien et le nouvel Oscott,l'un et l'autre situés dans la campagne de Birmingham, à une petite distance de cette ville. A l'ancien Oscott se rattachent des souvenirs qui seront toujours précieux à l'Angleterre catholique. Fondé dans les premières années de notre siècle par Mgr. Milner, auteurs renommé de plusiers livres de controverse, ce collége a vu passer dans ses murs une grande partie des prêtres de la génération actuelle ; il a été une pépinière de zèlés missionaires qui, sous la direction d'hommes recommandables, y ont puisé la science et la piété qui distinguent le clergé de ce vicariat apostolique. Le vieil Oscott a également abrité sous son ombre hospitalière le célèbre Newman et quelques-uns de ses amis après leur conversion au catholicisme,et c'est encore à cette maison pleine de souvenirs intéressants qu'ils vinrent demander asile,lorsque revenant de Rome,ils se réunirent pour former la pieuse Congrégation qui,en introduisant dans la Grande-Bretagne l'habit de saint Philippe de Néri, a eu la gloire d'y transplanter en même temps et sa règle et son esprit. Pour distinguer l'ancien collége du nouveau, qui s'appelle également Oscott, et afin d'honorer le lieu qui possède la première statue de la sainte Vierge qui depuis la *Réforme* ait été élevée en plein air et exposée aux regards du public, les Oratoriens lui avaient donné le nom de Maryvale (vallée de Marie), par lequel il est aujourd'hui également désigné, nom plein de douceur et de grâce qui sera religieusement conservé à cette maison par les habitants actuels, les Oblats de l'Immaculée Conception. Sous les auspices du vicaire apostolique de Birmingham, ils sont allés s'y établir depuis douze mois, et en ont fait comme le centre de leurs opérations en Angleterre. C'est là que Mgr. l'Evêque de Marseille, supérieur-général de cette Congrégation, a résolu d'envoyer, pour s'y préparer à leur sublime vocation, ceux des Oblats de Marie destinées à l'œuvre des missions dans les contrées lointaines où la puissante Albion règne par sa langue autant que par son commerce. Le vénérable Prélat a voulu appeler lui-même les bénédictions de Dieu sur cette œuvre importante que son zèle lui a inspirée. Il n'a pas craint les fatigues d'un long voyage pour se rendre, en traversant l'Océan, au centre de la grande-Bretagne, et consacrer par sa présence une maison qui doit être désormais comme le cénacle d'un nouveau collége d'apôtres. Là, le digne successeur de cet Evêque de Marseille, qui du temps de saint Grégoire-le-Grand encourageait par sa charité et son zèle les missionnaires partis de Rome pour aller évangéliser l'Angleterre, a prié avec ses enfants, il leur a tracé dans des exhortations pleines de foi et d'amour le chemin qu'ils ont à suivre, et leur a laissé plus encore dans ses exemples que dans sesparoles, des leçons qui resteront longtemps gravées dans leurs cœurs. Enfin, pour que son voyage fût marqué par des grâces de tout genre et que rien ne manquât au bonheur de cette portion de sa famille spirituelle, le Pontife a fait descendre le Saint-Esprit sur ce nouveau cénacle, en conférant les saints ordres à plusieurs des jeunes religieux qui composent la communauté de Maryvale. C'est ainsi qu'aux anciens souvenirs viennent s'unir des souvenirs nouveaux qui rendront plus intéressante encore cette vallée chérie.

Tout près de Maryvale se présente le nouvel Oscott, dont l'érection est due à Mgr. Walsh et auquel la présence de Mgr. Wiseman avait dès le commencement donné une célébrité qui l'a mi saudessus de tous les autres colléges catholiques d'Angleterre. C'est là aussi qu'ont passé quelques-uns des ecclésiastiques les plus recommandables du district et qui ont également contribué à former la réputation d'Oscott: je n'en citerai que deux, les révérends docteurs Weedall et Morgan, l'un et l'autre remarquables par leur science et leur piété, et qui offrent dans leur personne l'heureux mélange d'un talent supérieur, avec une modestie touchante et une simplicité d'enfant. Le collége d'Oscott mérite encore de fixer l'attention sous le rapport du site qui est très-beau, et de ses constructions qui, bâties dans le style gothique, rappelaient les abbayes du moyen-age à la pose hardie,aux proportions larges et grandioses. Il faut visiter Oscott en un jour de fête ou dans quelque occasion solennelle, alors qu'il paraît dans toute sa splendeur. On oublie qu'on se trouve au centre d'un pays protestant, on croirait être sur une terre toute catholique dont les habitants n'ont jamais abandonné l'église, leur mère.

Quand vous êtes allé jusqu'à Birmingham, vous ne pouvez vous dispenser de faire une excursion dans le Staffordshire, qui, indépendamment du charme que présente la vue de ses riches vallées et de ses collines pittoresques offre encore un intérêt tout-particulier à l'observateur catholique, sous le rapport religieux. C'est un des comtés d'Angleterre où se trouve en proportion de son étendue, le plus grand nombre de missions. La partie centrale attire surtout l'attention, parce que, dans un espace assez resserré, elle renferme plusieurs points dignes d'intérêt pour les catholiques. C'est là qu'on rencontre *Alton Towers*, résidence ordinaire de lord Shrewsbury, descendant de l'illustre famille des Talbot. Le noble comte, qui porte ce nom glorieux et qui siége au parlement anglais dans les premiers rangs de l'aristocratie britannique, laissera une mémoire chère à tous les catholiques par le bien qu'il a fait à la religion et le digne usage auquel il a employé une partie de ses immenses revenus. Par ses soins et a ses frais a été établie la mission d'*Alton Castle*, où, grâce au zèle et au mérite d'un prêtre Dominicain, le catholicisme a reconquis tout ce que l'hérésie et la violence lui avaient arraché, et la population presque tout entière est rentrée dans le vrai bercail de Jésus-Christ. C'est encore à son zèle généreux pour la religion qu'est due principalement la fondation de Saint-Wilfrid, dans le voisinage de ses terres, charmante solitude où les dignes enfants de Saint-Philippe de Néri vont créer une maison de hautes études catholiques, tout en continuant pour les populations d'alentour le ministère de conversion si heureusement commencé par la communauté de Mgr Faber. Enfin, c'est à la munificence vraiment princière de lord Shrewsbury que l'Angleterre doit l'église la plus riche qui ait été construite de nos jours dans le style gothique, et qui ne rencontre dans le moyen-âge que la Sainte-Chapelle à Paris qui puisse lui être comparée. Mon intention n'est pas de faire la description de l'Eglise de Cheadle, je serais entraîné trop loin et hors de mon but ; qu'il me suffise de dire que c'est un édifice qui, malgré quelques défauts dont convient l'architecte célèbre qui a présidé à sa construction, peut être montré avec orgueil comme monument de l'art catholique, digne tout à la fois de la majesté du culte divin et de la piété du noble patron qui l'a élevé à la gloire du Très-Haut. Le sentiment qui a porté l'héritier du nom illustre de Talbot à exécuter cette œuvre, qui semblerait devoir être au-dessus de la fortune d'un simple particulier, n'est pas chez lui une impression transitoire, c'est l'effet d'une disposition habituelle qui le porte à consacrer à la cause de Dieu et de son Eglise les richesses qu'il reconnaît tenir de sa main libérale. Dieu et son Eglise, voilà ce qui fait évidemment le principal objet des pensées et des préoccupations du noble lord,comme c'est le centre où sont fixés les affections de son cœur. Aussi la religion règne-t-elle en maîtresse dans son château, et la chapelle consacrée à la gloire du divin maître est-elle la partie la plus riche et la mieux ornée de cette habitation digne d'un roi. Une observation que j'ai entendu faire plusieurs fois, et qui mérite quelque attention de la part des hommes qui recherchent les signes de la miséricorde de Dieu sur l'Angleterre, c'est que les familles que le catholicisme compte dans les rangs de l'aristocratie, et celles qui peuvent avoir quelqu'influence sur le pays par leurs grandes fortunes, sont en général remarquables par la pratique édifiante de toutes les vertus et par un dévouement sincère à la religion. Je viens de parler de lord Shrewsbury ; tel s'annonce déjà le jeune Talbot, qui doit être l'héritier de son nom et de ses domaines. Tel est le fils du duc de Norfolk, le pieux comte d'Arrundell et de Surrey. Tels sont les Chiffort, les Weld, les Vanasseur, les Stourton, les Maxwell, et tant d'autres familles qui ont conservé la foi antique à travers les orages politiques et les persécutions religieuses qui ont tour à tour agité et ensanglanté le sol de leur patrie. Nobles races qui, pendant trois siècles, ont donné à Jésus-Christ des martyrs et des confesseurs sans nombre, à l'Eglise des prêtres et des Pontifes pleins de zèle et de vertus, et fourni aux asiles de l'innocence et de la prière des vierges généreuses dont l'héroïsme a su conserver le flambeau sacré des conseils évangéliques durant la longue nuit de l'hérésie anglicane. Me sera-t-il permis de mentionner en particulier les Maxwell d'Everingham, dans le comté d'York, dont Mgr. l'Evêque de Marseille a reçu une si noble hospitalité en visitant cette partie de l'Angleterre.Nous avons vu là des exemplesde piété chrétienne dignes des premiers âges de l'Eglise.Nous y avons vu le chef de la famille présidant lui-même aux exercices religieux de chaque jour, auxquels doivent assister tous ceux qui appartiennent à sa maison. Le dimanche, c'est un spectacle plus touchant encore. Dans une vaste chapelle, dont l'architecture peut le disputer aux monuments les plus beaux de l'art profane, s'assemblent deux fois par jour les habitants des hameaux voisins. L'autel est paré de riches ornements, le prêtres et les ministres inférieurs offrent à Dieu les prières de l'Eglise, les flambeaux brillent, l'encens fume, l'orgue fait entendre sa voix puissante et harmonieuse, et la noble famille prend une part active à cette pompe extérieure, à cet hommage rendu publiquement à Dieu ; ce sont ses fils qui servent à l'autel ; c'est le père qui dirige la partie du chant ; c'est la mère qui conduit le chœur des femmes. Je voulais m'étendre davantage, mais je m'aperçois que j'ai déjà dépassé les bornes d'une lettre. Je prends donc, pour aujourd'hui, congé de vous et de vos lecteurs.

Agrez, monsieur, etc.

C. J. A.,

VARIETES.

La chasse aux Lions.

M. Jules Gérard, sous-lieutenant au 3e spahis, (Algérie) vient d'adresser à M. Léon Bertrand, directeur du *Journal des Chasseurs*, la relation suivante :

" Constantine, le 14 août 1850.

" Mon cher Léon, je suis resté si longtemps sans vous donner signe de vie, dans l'espoir d'aller vous surprendre en pleine chasse d'ouverture.

" Ce beau projet une fois évanoui, il m'a fallu chercher un moyen honnête pour obtenir mon pardon auprès de vous.

" Je me suis dit qu'un article au *Journal des Chasseurs* et une dépouille de lion au directeur, pourraient peut-être me tirer de ce mauvais pas, et je suis parti.

" J'avais connaissance d'un grand vieux lion dans le pays des Smauls, je me dirigeai de ce côté. J'appris, en arrivant, qu'il était dans le Bouarif près Batnah. Ma tente n'était pas dressée au pied de cette montagne, que je le savais au Fed-Joug, où j'arrivai pour apprendre qu'il avait gagné l'Aurès. Après avoir fait cent lieues en dix jours,sur les traces de ma bête, sans en revoir autrement par le pied, je pus, dans la nuit de 22 août, entendre la voix du maitre.

" J'avais établi ma tente dans la vallée d'Ourten. Un seul sentier traversant cette vallée bien couverte, il me fut facile de rencontrer ses pas et de les suivre jusqu'au repaire. A six heures du soir je mettais pied à terre sur un mamelon qui dominait la contrée. J'étais accompagnée d'un homme du pays et de mon spahis, chargés, l'un de ma carabine, l'autre de mon ancien fusil.

" Ainsi que je l'espérais, le lion rugit sous bois au crépuscule ; mais, au lieu de se diriger sur moi, il prit parti vers l'ouest, à une allure telle, qu'il me fut impossible de le joindre.

" Je revins sur mes pas à minuit, et m'établis au pied d'un arbre, planté sur le sentier qu'avait parcouru le lion.

" Le pays, en cet endroit, était déboisé et cultivé. La lune étant bonne, on pouvait de là voir venir de tous côtés. Je m'installai et j'attendis.

" Fatigué d'une course de plusieurs heures, dans un pays difficile, et du reste, espérant peu de cette nuit, je recommandai à mon spahis de faire bonne garde et me couchai.

" J'allais m'endormir, lorsque je me sentis tirer doucement par le pan de mon burnous. Je pus voir, en me levant, deux lions assis côte à côte, à une centaine de pas environ et sur le sentier que j'occupais.

" Je jugeai tout d'abord que nous avions été aperçus et me préparai à tirer un bon parti de cette découverte.

" La lune éclairait toute la partie que devaient parcourir les lions jusqu'au pied de l'arbre. Là, tout était noir à une circonférence de dix pas, tant à cause de l'épaisseur de l'ar-

FEUILLETON.

ANDRE LE VOYAGEUR.

(Suite.)

Un seul coup-d'œil de Marie suffisait pour me retenir, mais un regard ne m'empêchait point d'être injuste ; je le fus. Marie, la bonne Marie recevait mes reproches ; elle pleura et je n'essuyai point ses larmes ; elle me conjura d'éloigner les pensées qui me tourmentaient, et je ne pris pas même le soin de les cacher. Il faut qu'une première affection soit bien profonde, puisque la sienne put résister à mes reproches injustes. Toutefois les emportements de Granvel finirent par être préférables à mon humeur chagrine.

Mais ce qui irritait surtout mon esprit, c'étaient les comparaisons que les parents de Marie établissaient quelquefois entre mon rival et moi, c'étaient ces souvenirs des temps écoulés qui revenaient sans cesse, et dont la jeune fille ne pouvait se défendre.

Au bout de quelque temps je cherchai la solitude, parce que les anciens souvenirs me plaisaient aussi, et que je voulais éviter ceux qui remplissaient mon cœur d'amertume. La vue de la mer finit par me faire éprouver ce qu'elle fait ressentir à tous les marins : ce n'était plus cette première curiosité que j'avais satisfaite, et qui m'entraînait malgré moi ; c'était le besoin de l'agitation qui me tourmentait, parce que l'agitation a son espérance, et surtout qu'elle fait oublier les maux présents. Déjà mes yeux cherchaient le navire, tandis qu'à mon retour je les portais sur la côte opposée. Je voyais renaître en moi le goût des voyages, parce que je n'avais point trouvé ce que mon amour me promettait. Quand je sentis se réveiller ces mauvaises pensées dans mon âme, je tâchai de les éloigner ; j'allai visiter mon père, qui m'en dissuadait, et, pour cela, il n'avait qu'à me montrer, dans le cimetière du village, le tombeau de ma pauvre mère. Je commençai à me livrer aux soins de l'agriculture ; mais un des plus grands malheurs de ceux qui ont parcouru le monde, c'est d'ignorer les liens de l'habitude, et de repousser les plaisirs trop paisibles. Aussi me voyait-on rarement aux fêtes du village ; je passais tous ces jours de repos sur la grève, ou dans une barque que j'abandonnais aux flots.

Un jour, j'étais monté sur la roche Saint-Antoine ; mes regards se portaient vers le nord. Voilà, quoiqu'on m'accuse d'aimer tant les voyages, des contrées que je n'ai jamais visitées, me disais-je, et malgré moi un soupir de regret m'échappa. Vous les verrez, M. André, me dit une douce voix, vous les verrez ; vous n'êtes point du nombre de ceux qui doivent changer, et que des regrets puissent retenir.... J'aperçus alors Marie ; elle était assise derrière la roche de mousse qui s'avance au-dessus du pic le moins élevé ; elle se leva, et me montrant d'une main la cabane de sa famille que l'on voit sur ce promontoire : Vous quitterez encore cette chaumière, continua-t-elle, vous la quitterez, et celle de votre père ; car le pays n'est point assez beau à vos yeux. Non seulement vous verrez les mers du Nord, mais vous retournerez vers celles de l'Orient : le monde n'est jamais assez grand pour qui ne sait rien aimer.

Oh ? lui dis-je, bonne Marie, ces dernières paroles, ce n'est point à moi qu'elles peuvent s'adresser. Comment pensez-vous donc qu'on puisse aimer, si vous ne croyez point à ces liens qui m'enchaînent à vous dès mes plus jeunes années ?—Et qui sont si forts, que vous les brisez toujours, dit-elle amèrement.—Pourquoi êtes vous si injuste ? sur le vaisseau qui me conduisait vers le Nouveau-Monde, quand mes souvenirs me reportaient vers la France, c'était pour songer à vous ; si, dans l'Afrique, je ne m'abandonnai point au désespoir, ce fut en espérant que je vous reverrais ; quand je fis quelque bien, ce fut en pensant à Marie. Oh ! qu'appelez-vous donc aimer ? Moi ! dit-elle, j'appelle aimer, craindre avant tout d'affliger les autres, regarder comme le plus grand malheur l'absence, et comme le plaisir le plus doux celui de ne point se quitter. Cet amour là, dit-elle en s'animant encore d'avantage, ce fut toujours pour moi un rêve ; je ne dois point le connaître, et je ne devrais jamais en parler. Oh ! j'en ai connu un qui ne laisse pas un seul instant de repos, M. André : celui-là ne vit que d'inquiétude, et son unique bonheur, c'est un espoir incertain de retour, c'est d'apprendre quelquefois qu'on n'a point tout perdu ; celui-là fait maudire l'existence ; au lieu de la charmer, il fait répandre des larmes qui sont toujours ignorées. On pourrait peut-être l'oublier, mais il cause une plaie trop profonde, et je viens de voir qu'elle ne pouvait jamais se fermer.—Marie ! m'écriai-je en sentant que sa voix s'était altéré, Marie !.... ne vous rappelez point ce que j'ai dit ; j'ignorais que vous fussiez là.—Aussi est-ce votre cœur qui a parlé.—Ne pleurez point, m'écriai-je encore.—Je ne pleure point. Mes larmes sont inutiles ; ici vous les avez méprisées, et vous ne saurez vous les rappeler que lorsque je serai auprès de votre mère,qui avait aussi pleurer !

Que vous dirai-je ? Cette conversation ne fut pas la seule que j'eus avec Marie ; et, pour la dissuader entièrement de l'idée que je voulais m'éloigner, je lui proposai d'unir mon sort au sien. Dans sa touchante naïveté, elle me disait quelquefois qu'elle préférait être malheureuse avec moi que de goûter le bonheur avec un autre : mais ses parents ne pensaient point ainsi. A l'époque où j'étais parti, mais étions dans l'aisance, parce que le travail de mon père n'avait point de relâche, et que les soins de ma mère augmentaient notre prospérité. Mon père ne pouvait plus travailler : la mère de Marie avait souvent répété pendant mon voyage : Pierre qui roule n'amasse pas mousse ; et je prouvais la vérité du vieux proverbe.

Quand on m'opposa cette raison, au lieu de cultiver la terre, je résolus de naviguer encore ; je voulais hâter mon bonheur, tout en suivant mes goûts. Cette fois c'était le commerce qui devait m'enrichir, et mon expérience était la garantie que je donnais. Cultiver les champs de la ferme était bien long ; faire un voyage était bien court. Marie me pria en vain de suivre le premier parti. L'aisance de Granvel m'importunait ; je voulus qu'elle disparût devant la mienne. Mais, au moment de partir, après avoir fait encore de vains efforts pour me retenir, Marie me dit : Je puis vous aimer, mais je ne dois plus rien vous promettre ; je puis mourir, mais je ne dois point sans cesse désobéir à mes parents Ils vous ont accordé dix-huit mois, je vous donne deux ans ; mais, André, restez, restez, je vous en supplie. Ce furent les dernières paroles que j'entendis.

Je l'avouerai, j'éprouvai pendant quelque temps un nouveau plaisir à me retrouver au milieu des marins. J'étais devenu lieutenant du navire sur lequel je m'embarquai ; mais je n'avais rien perdu de l'amitié de mes anciens camarades, une joie franche m'accueillait quand je me trouvais au milieu d'eux. Pendant quelque temps, cette joie du moment et l'espoir me bercèrent doucement, mais bientôt la crainte s'empara de moi ; je songeai que la pacotille que j'avais emportée pouvait ne pas réussir, je pensai aux naufrages ; Marie, je pensai à toi.

Nous allions débarquer sur les rivages de l'Inde, dont mes compagnons m'avaient si fréquemment vanté la fertile abondance. Oh ! me dis-je, du moins l'homme trouve ici ce qui a été quelquefois refusé par la nature aux